

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 17 (1929)
Heft: 5

Artikel: Fribourg à la fin du XIXme siècle : d'après deux romans de Mlle Marie Sciobéret [suite et fin]
Autor: Barrault, Serge
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-817342>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ANNALES FRIBOURGEOISES

ORGANE OFFICIEL DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE FRIBOURG

XVII^{me} Année

N^o 5

Septembre-Octobre 1929

oooooooooooooooooooooooooooo o ooooooooooooooooooooooooooooo

FRIBOURG A LA FIN DU XIX^{ME} SIÈCLE, D'APRÈS DEUX ROMANS DE M^{LLE} MARIE SCIOBÉRET

par SERGE BARRAULT,
professeur à l'Université.

(Suite et fin)

COUTUMES ET TRAITS DE MŒURS

Avant de quitter Fribourg, entre 1890 et 1900, il faut se promener encore une fois dans les rues, pour examiner quelques coutumes et traits de mœurs.

En mars, Montorge.

Le 19 mars, les jeunes filles montaient volontiers, en pèlerinage, à la chapelle des Capucines de Montorge, pour demander à saint Joseph la grâce de trouver un mari. On y montait par groupe, ou solitaire, selon l'humeur, comme on voulait. Mais aujourd'hui la vocation du mariage a baissé et cet usage est bien tombé.

M^{lle} Sciobéret cite en passant la coutume. « *Augusta fit un pèlerinage à la chapelle de St-Joseph en avançant de trois pas et en reculant d'un au grand soleil et sans ombrelle. Le ciel resta sourd...*¹ » Dessinant ici le portrait d'une méchante fille, M^{lle} Sciobéret n'a pas résisté au plaisir de la

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XV, p. 64.

caricature. Mais n'allons pas croire qu'il était en usage de reculer d'un pas sur trois. Mettons que l'auteur a symbolisé ici, d'une manière satirique, avec beaucoup d'art, la peine qu'il y avait à monter, et la confiance superstitieuse d'Augusta dans cette mortification.

En juin, la Fête-Dieu.

Le parcours de la procession était fort différent de ce qu'il est aujourd'hui. En sortant de St-Nicolas, le cortège s'engageait dans la rue des Chanoines, et un premier reposoir se dressait devant l'hôtel de Zæhringen; on remontait la Grand'rue jusqu'au reposoir de la maison Esseiva; on traversait la place de l'Hôtel-de-Ville, la place du Tilleul, pour gagner le troisième reposoir adossé à la pâtisserie Krachbelz; on prenait la rue de la Préfecture, et tournant à angle aigu devant l'hôtel du Préfet (aujourd'hui musée Saulxures), on descendait la rue des Cordeliers. Derrière l'église Notre-Dame, un dernier reposoir attendait le Saint-Sacrement devant la maison Diesbach. Puis l'on rentrait à la collégiale.

Or, le boulevard des Alpes fut inauguré en 1909, et quelques années après on fixait l'itinéraire actuel. Mais le nombre des reposoirs n'a pas augmenté; les endroits même ont peu changé. Seul, le reposoir de l'hôtel de Zæhringen a été remplacé par celui de l'Albertinum; et le reposoir qui était derrière Notre-Dame fut avancé jusqu'à la Grenette.

Le premier roman de M^{lle} Sciobéret contient une belle description de la procession de la Fête-Dieu. « Cette page, a dit une dame protestante aujourd'hui convertie, m'a donné ma première impression, un peu jolie, du catholicisme. » Cette description est très exacte, sauf le détail des rues jonchées de verdure et de pétales de fleurs, ce qui ne s'est jamais fait à Fribourg. Cette inexactitude si jolie, s'explique par l'influence du spectacle des processions françaises sur M^{lle} Sciobéret, qui écrivait, en France, de souvenir.

« Le jour de la Fête-Dieu était arrivé. Depuis l'aube la musique de la landwehr parcourait les rues en sonnant la diane. Les notes métalliques s'envolaient, claires, dans l'air du matin, leur sonorité accrue du silence qui enveloppait encore la ville. Elles allaient vibrer dans le cœur de Charlotte, où elles éveillaient un désir fou de quelque chose d'heureux, désir qui, à force d'intensité, se changeait en pressentiment.

« Le ciel était d'une pureté absolue, de lointaines sonneries de cloches s'égrenaient dans l'air, les hirondelles montaient à perte de vue, d'un vol de flèche, en poussant leur cri aigu ; dans les arbres s'élevait un gazouillis confus, comme si les oiseaux avaient accordé leurs instruments. C'était un de ces moments où tout est si parfaitement beau et solennel qu'il semble impossible que le sort, pour une fois, ne se montre pas généreux, ne serait-ce que pour concourir à l'harmonie de l'ensemble.

« Il était encore tôt quand M^{me} Crézol et les deux jeunes filles, après avoir assisté à une messe matinale, se rendirent chez Gardy, qui habitait la Grand'rue, pour voir passer la procession.

« Le sol était couvert de verdure et de pétales de fleurs ; à toutes les portes se dressaient de grandes branches d'arbre qui, de loin, donnaient aux rues la perspective verte des chemins de forêt. La Grand'rue, elle, évoquait l'aspect d'un coin de cité du moyen-âge ; elle commence par un hôtel de ville qui ne déparerait pas une commune de Flandre, et se termine par des maisons à arcades, telles qu'on en voit encore dans quelques villes d'Italie. Toutes les façades étaient tendues de vieilles tapisseries, verdure flamandes, Aubusson, voire Gobelins. Sans le reposoir, élevé à l'extrémité de la rue, on aurait pu se demander si tous ces apprêts de fête n'étaient pas faits en vue de quelque tournoi, et aux fenêtres garnies de candélabres, de vases de fleurs et de statuettes de saints, on aurait cherché le hennin des nobles dames et le panache ondoyant des chevaliers.

« Bientôt le canon tonna, ses grondements répercutés par le ravin de la Sarine. Les cloches sonnèrent à toute volée. Le

bourdon de St-Nicolas mêlait sa belle basse au baryton de Notre-Dame et des Cordeliers, au soprano aigu des Ursulines. Du bord de la Sarine montait la voix grêle d'une clochette de couvent [la Maigrauge]: elle se précipitait, comme un enfant, insoucieuse du rythme, mais s'obstinait quand même à faire sa partie dans le chœur de ses aînées.

« Une rumeur s'éleva, confuse d'abord, dans le lointain, puis se précisant à mesure qu'elle se rapprochait; elle était faite de la musique militaire, de la fanfare du collège, de la psalmodie des capucins, — qui portaient devant eux un gigantesque Christ en croix d'une vérité de souffrance saisissante, — des prières des fidèles, des chants du clergé paroissial, précédant l'évêque qui fermait la marche, chargé du Saint-Sacrement.

« Charlotte sentait toute son âme emportée vers Celui à qui les êtres et les choses chantaient ce grandiose hosannah. Les yeux fixés sur la blanche hostie nimbée des rayons d'or de l'ostensoir, elle priait éperdûment.

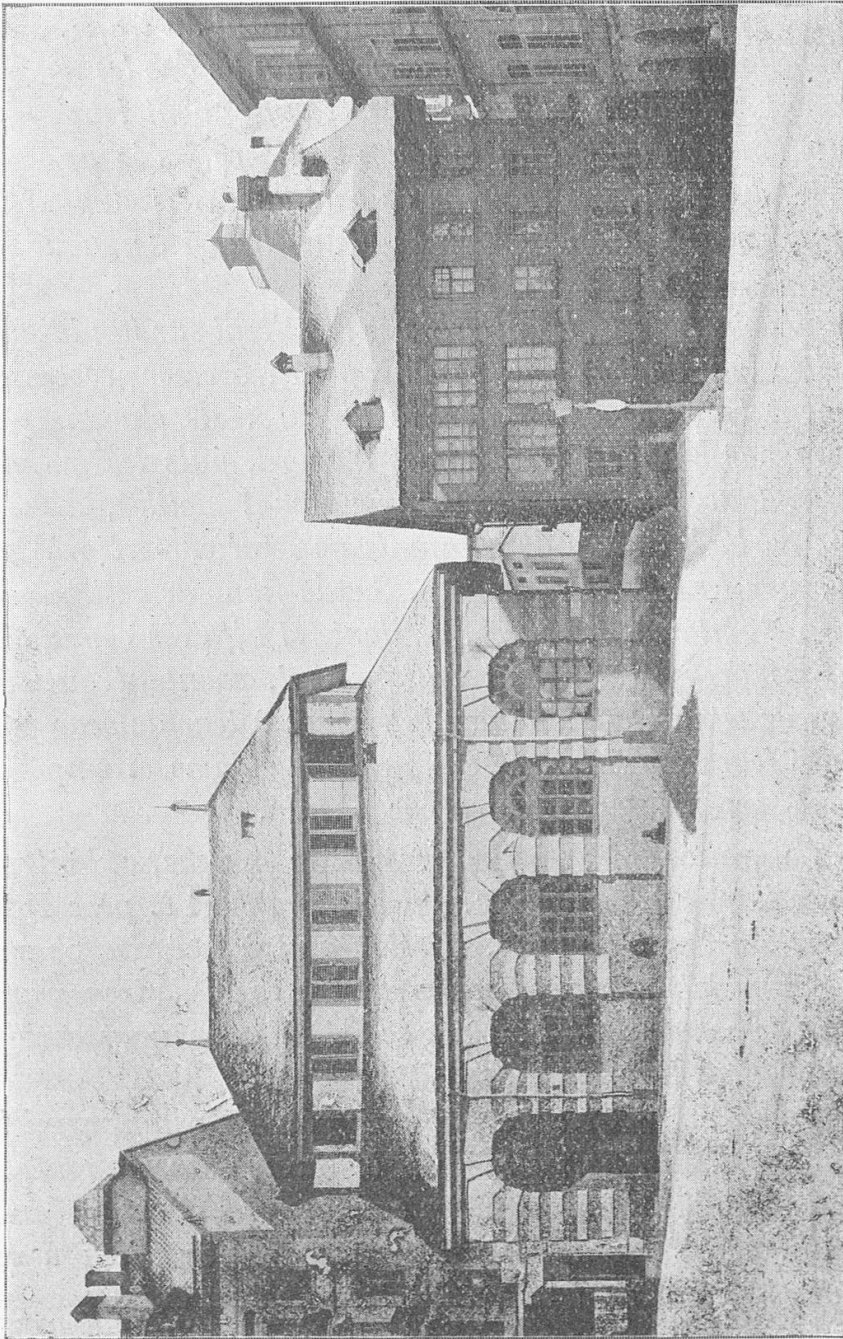
« Elle ne vit pas Paul Corbières, arrêté juste en face, la regarder, adresser une question à son voisin, puis la regarder encore jusqu'au moment où la bénédiction fit incliner toutes les têtes, et enfin, à peine relevé, se retourner une dernière fois avant de se mettre en marche ¹. »

En août, pèlerinage à Lourdes.

Au mois d'août avait lieu le pèlerinage à Lourdes. Il était dirigé par M. le chanoine Schorderet, fondateur, à Fribourg, de l'Œuvre St-Paul. Les villageois des environs arrivaient pour se joindre aux gens de la ville. Le cortège se formait devant l'église des Cordeliers et l'église Notre-Dame, afin de remonter la rue de Lausanne. Le père Fitte de M^{lle} Sciobéret, en réalité, s'appelait Gross. Ce fidèle serviteur était un original, qui portait une perruque maintenue par un éternel cache-nez. Comme il avait pu se l'acheter avec l'argent qu'on lui donnait, pour représenter

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XIII, p. 487.

les personnes retenues à Fribourg, il disait avec drôlerie qu'elle était un cadeau de la Sainte Vierge.



Le Strambino. A droite : l'angle de l'Albertinum.

« Le 8 août se leva radieux. De toutes les routes débouchaient, dans des nuages de poussière semblables à la fumée

d'une bataille, des chars-à-bancs bondés de paysans qu'ils venaient dégorger devant les auberges. Les femmes sautaient à terre, rabattaient leurs jupes retroussées pour les préserver de la poussière ou froissées par l'entassement du trajet. Elles s'interpellaient à grands éclats de voix, tandis que les hommes dételaient, relevaient les brancards et rangeaient leurs véhicules le long des trottoirs. Des salles d'auberges s'échappaient des cris, des rires, des refrains de cantiques, des cliquetis de verres et une écœurante odeur de victuailles et de sueur humaine.

« A deux heures, les pèlerins se rendirent sur la place des Cordeliers, où ils devaient se réunir pour traverser processionnellement la ville et se rendre à la gare. Ils s'avancèrent, groupés par villages, les hommes d'abord, puis les femmes, et enfin la cohorte des vierges, jeunes et vieilles, massées autour de la bannière des Enfants de Marie, portée à tour de rôle par les plus vigoureuses. Sur le flanc de ce troupeau humain s'agitaient les curés, vigilants et affairés comme des chiens de berger, rectifiant l'alignement, chantant quelques paroles de cantique en battant la mesure à tour de bras pour ramener leurs ouailles au sentiment du rythme et empêcher le chant sacré de dégénérer en cacophonie.

« Le groupe de Fribourg fermait la marche, cédant par politesse le pas à ses invités. En tête marchait le père Fille, le sacristain des Ursulines. Il retournait à Lourdes pour la dix-septième fois... Les personnes empêchées par la trop grande dépense de se rendre à Lourdes se cotisaient pour y envoyer le père Fille à leur place...

« Quand M^{me} Crézot sortit pour prendre rang parmi les Fribourgeois, sa fille, sa nièce et le baron l'accompagnèrent jusqu'à la grille. Au milieu des embrassades et des poignées de main, elle s'éloigna, jetant comme dernier adieu à son locataire la promesse d'une fiole d'eau de Lourdes...

« Le petit groupe resta debout près de la grille, s'amusant de cette animation, de l'effarement de quelques traînants

qui s'étaient attardés au cabaret et faisaient de pénibles efforts pour rejoindre leur paroisse¹. »

En octobre, rentrée des classes.

La rentrée des classes ramenait alors, à Fribourg, un inconvénient signalé par Mgr Jaccoud dans ses Mémoires. Les rencontres, que M^{lle} Sciobéret va nous décrire, étaient inévitables en un temps où la rue de Lausanne, à part la torrentueuse rue des Alpes, était l'unique chemin. Le percement du boulevard des Alpes, et surtout le transfert de l'Ecole secondaire de filles, de la rue des Chanoines au Gambach, changèrent complètement la situation.

Quand une fillette était accompagnée par une bonne : « Oh ! disaient ses compagnes, elle a écrit aux garçons. »

« A Fribourg, le collège est situé tout au haut de la ville et l'école des filles tout en bas. Pour aller en classe, les écoliers montent la rue de Lausanne, — long boyau étroit et très raide qui est l'artère principale de la ville haute, — tandis que les jeunes filles la descendent. A la sortie, le même mouvement se reproduit en sens inverse. Ces rencontres, qui ont lieu quatre fois par jour, du 1^{er} octobre au 28 juillet, favorisent un nombre incroyable de coups de foudre. La vérité oblige à confesser que, quatre fois sur cinq, c'est l'élément féminin qui met le plus de hardiesse à manifester ses sentiments.

« Parmi les jeunes héros qui étaient l'objet de leurs hommages se trouvait un grand garçon de dix-huit ans qui désespérait ces demoiselles par son orgueilleuse indifférence, sa désinvolture à les faire descendre du trottoir au mépris de tous les égards. C'était précisément le petit-neveu du chanoine Corbières.

« Un matin d'hiver, Charlotte, qui pouvait avoir alors neuf ans, descendait à l'école. Vu l'heure matinale, on n'avait

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl., Univ., t. XIV, pp. 366-367. La maison de M^{me} Crézot, personnage imaginaire, faisait partie du groupe de maisons qu'a remplacées la Banque populaire ; le cortège passait donc avenue de la Gare, quand M^{me} Crézot s'y joignit. Le baron Sterroz, vieux garçon élégant, était son locataire.

pas encore jélé de cendres sur les trottoirs. D'abord la fillette s'en tira avec quelques glissades. Mais, arrivée au bout de la rue de Lausanne, elle perdit courage : devant elle s'abaissait une pente vertigineuse, que le passage des gamins, la veille, avait rendue luisante comme une glace.

« Charlotte, désespérant de la descendre sur ses pieds, prit le parti de s'asseoir par terre, ses livres sur les genoux, et de se laisser aller ainsi jusqu'en bas.

« Elle avait déjà pris ses dispositions, lorsque le neveu du chanoine apparut. Elle hésitait à effectuer la descente en sa présence. Subitement, il s'arrêta :

— Vous avez peur de tomber ?

— Oh, oui !

— Si vous voulez, je vous aiderai.

« Avec une sollicitude quasi paternelle, il la prit par la main et ne l'abandonna qu'une fois en sûreté sur une surface plane. Il coupa court à ses remerciements en s'éloignant à grands pas.

« Augusta, partie de la maison un peu après sa cousine, avait assisté de loin à cette scène.

« Le jeune homme se garda bien de lui prêter la même assistance et la laissa sans sourciller s'effondrer à l'endroit fatal.

« Pendant les heures de classe, Augusta avisa au moyen de faire payer cher cette préférence à sa cousine. A onze heures, elle prit les devants pour aller raconter les faits à sa mère. Quand Charlotte, à son tour, arriva de l'école, ce fut pour s'entendre appeler « l'opprobre de son sexe. » Son ahurissement devant ce grand mot inconnu la fit traiter de comédienne, ses tentatives pour rétablir les faits, quand elle eut compris de quoi il retournait, de menteuse. De plus, pour éviter le renouvellement d'un pareil scandale, sa tante la fit conduire chaque jour à l'école par la bonne, et écrivit au directeur pour le prier, la classe finie, de retenir sa nièce jusqu'à ce qu'elle l'envoyât chercher. Dans une ville où les jeunes filles vont et viennent seules avec une indépendance américaine, la présence de la servante signalait Charlotte à l'opinion pu-

bligue aussi défavorablement que si on l'eût fait escorter d'un gendarme. La fillette subit avec sérénité cette punition injuste et les commentaires de ses compagnes. Au sentiment de n'avoir rien à se reprocher se mêlait la satisfaction d'avoir vu le fier Hippolyte s'humaniser pour elle seule¹. »

Il y aurait encore, dans les romans de M^{lle} Sciobéret, d'autres indications sur les mœurs fribourgeoises d'il y a trente ou quarante ans : la rivalité des classes, aujourd'hui si estompée.

— *Il est dit, commença la tante, que, malgré mes soins, tu seras toujours un objet de scandale.*

« Charlotte répondit à ce véhément exorde en levant les sourcils d'un air candide.

— Quelqu'un t'a vue, reprit M^{me} Crézol, descendre la rue de Lausanne hier à cinq heures. Tu as croisé M^{lle} de Givisiez, qui montait aux Ursulines, et tu l'as fait descendre du trottoir.

« ...Quelques pas plus loin, tu t'es dérangée pour un vieux pauvre de la basse ville. La personne qui me l'a raconté est persuadée que tu l'as fait exprès pour mieux accentuer ton impolitesse d'avant.

« ...Et quand tu as envie de le montrer mal élevée, pense au tort que tu me causes, à moi, ta bienfaitrice. Ces dames de la noblesse fondent en ce moment l'Œuvre des jeunes abandonnées, dont M^{me} de Givisiez est la présidente. Crois-tu qu'elle consentira à m'admettre si sa fille lui raconte la manière dont tu t'es conduite vis-à-vis d'elle ?² »

M^{lle} Sciobéret a peint aussi l'élégance et la courtoisie traditionnelle des messieurs de Fribourg. Voici un vieux patricien plein de grâce et qui a rapporté de l'étranger un titre.

« M. Sterroz était baron, frayaït avec la noblesse, avec plusieurs chanoines de St-Nicolas, et excitait l'admiration

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XIII, pp. 479-480-481.

² *Ibid.*, Bibl. Univ., t. XIII, pp. 491-492.

des dames par la fraîcheur de ses cravates et l'élégance de ses guêtres blanches...¹ »

«... Il prit place parmi les patients qui encombraient le salon d'attente du jeune docteur et accrut singulièrement sa réputation de courtoisie en laissant passer tout le monde avant lui². »

Il n'est pas jusqu'à un détail plus charmant encore, que M^{lle} Sciobéret n'ait mis dans l'un de ses romans, — détail toujours vrai, plus vrai même de jour en jour, puisque la ville a grandi.

Les officiers français, internés en 1871, causent sur le trottoir du Grand Hôtel, c'est-à-dire devant l'Albertinum. L'un d'eux vient d'arriver. Ses camarades le renseignent.

« — Vous verrez, la vie n'est pas désagréable ici. D'abord c'est plein de jolies femmes³. »

*
* *

M^{lle} Marie Sciobéret a donc fixé, avec talent et poésie, une époque de la vie fribourgeoise contemporaine, époque d'autant plus intéressante qu'elle est inédite, récente, et moralement lointaine, en raison des différences qui nous apparaissent mieux. Dépassant les limites urbaines, M^{lle} Sciobéret a voulu peindre enfin la nature environnante, les formes agrestes où se repose l'âme locale, le paysage qui a contribué à la former, prolongement mystérieux de Fribourg à travers champs.

Voici le brusque automne fribourgeois, quand la nature, encore riche et riante, passe en une nuit à la désolation de l'hiver.

« Bientôt elle fut hors de la ville. Après la tempête de la veille, la campagne, à laquelle un temps exceptionnellement

¹ *Ibid.*, r. XIV, p. 51.

² *Ibid.*, t. XV, p. 76.

³ *La Voix du sang*, Bibl. Univ., t. XXV, p. 560.

doux avait laissé sa fraîcheur, paraissait subitement ravagée et vieillie. On eût dit un visage de femme resté beau en dépit de l'âge et dont une nuit de larmes suffit à détruire la jeunesse apparente. La pluie avait jauni des arbres, le vent en avait dépouillé d'autres qui montraient à nu leurs bras maigres et noirs. Les montagnes, qui paraissaient plus proches, élaient des crevasses, de grosses arêtes grises, hier encore cachées sous la verdure, et qui maintenant saillaient au grand jour. Ça et là, des bouquets d'arbres, des buissons revêtus de leurs teintes d'automne mettaient des plaques de rouille au flanc des rochers.

« Une bande de corbeaux passa au-dessus de sa tête. L'un d'eux descendit, vint se poser sur un sapin tout près d'elle et poussa trois croassements rauques.

« Présage de mort, disait sa tante. Elle frissonna¹... »

Allons visiter maintenant la solennelle paix catholique d'un dimanche fribourgeois, et la froide splendeur de l'hiver. M^{lle} d'Everdes, en burnous blanc, nu-tête, est venue faire quelques pas dans un parc imaginaire qui longerait la route de la Chassotte, à un kilomètre de la ville.

« Pas un souffle dans l'air, pas d'autre bruit que celui de la grosse cloche de St-Nicolas sonnant les vêpres. Sur la campagne déserte planait ce calme absolu qui donne l'impression que la nature aussi se repose en ce jour du dimanche, et que les événements heureux devraient le choisir, pour s'y passer, de préférence aux autres.

« Les arbres, les joncs, les buissons étaient revêtus de neige fraîche, tombée la nuit et dans la matinée. Les contours des branches se détachaient, floconneux et d'une blancheur mate sur le ciel d'un gris pâle très doux. Ça et là, l'écorce des arbres restée à nu se montrait, rugueuse et brune, avec des plaques de mousse où la même clarté invisible qui rosait imperceptiblement le ciel mettait des irisements métalliques.

¹ *Le Neveu du chanoine*, Bibl. Univ., t. XV, pp. 74-75.

« De menues étoiles blanches, à peine posées tant elles étaient légères, parsemaient l'étang gelé, d'où sortaient par endroits des touffes de roseaux poudrés à frimas.

« De temps en temps la fuite d'un oiseau effrayé secouait quelque branche, dont la neige tombait sur la chevelure de la jeune fille¹. »

Voici notre promenade à la fin du XIX^{me} siècle achevée.

Fribourg a doublé sa population depuis trente ans. De cette petite cité, qui n'est pas encore une grande ville, M. Georges Python a fait déjà une grande cité spirituelle, que la grandeur matérielle viendra peu à peu consolider. On peut supposer que des yeux verront Fribourg couvrir de maisons ses collines, — les routes de Marly, des Daillettes et de Villars, de Belfaux, de Guin et de Bourguillon se border de murs, de fenêtres, d'églises, de magasins, sillonnées par six lignes de tramways, fréquents, rapides. L'horizon ne changera pas. Comme dans l'antiquité, avant la naissance de la ville, les Alpes aligneront leurs pyramides de diamant et, du côté opposé, le Jura étendra sa bande de saphir. Au cœur des pierres accumulées qui composent Fribourg, la tour de St-Nicolas continuera de symboliser l'inébranlable Foi, qui a préparé, au fond des cœurs, pendant des siècles, cette grandeur particulière, au fondement spirituel. Les cortèges allongeront leurs parcours. Enfin la statue du fondateur de l'Université, sur une place, rappellera le promoteur de cette vie, de ce mouvement, de tout le renom universel.

Visite à l'ancien cimetière.

Il faut aller revoir l'ancien cimetière, que les morts ont quitté.

On y pénètre, à sa guise, de deux côtés opposés: soit en venant du Gambach et en passant près de l'abside de la petite chapelle, soit en arrivant par la barrière de Misé-

¹ *La Voix du sang*, Bibl. Univ., t. XXVI, p. 98.

ricorde, quand on remonte le chemin du talus et qu'on aborde la principale entrée.

Alors on voit tout au fond la chapelle.

C'est une petite abside ouverte, peinte en bleu, de style gothique, percée d'une rosace et de deux fenêtres minuscules en fer de lance. Le Calvaire qu'elle abritait a disparu. Abandonnée, à demi déteinte, béante au bout de deux rangées de beaux tilleuls, elle a l'air d'une ruine romantique en miniature.

L'étroitesse de l'allée, qu'une autre allée coupe en croix, signifie que Fribourg n'était naguère encore qu'une humble ville. Ainsi, le champ du repos se divise en quatre petites prairies funèbres, à la pelouse terne, toute bossuée par les exhumations successives, aujourd'hui terminées, et par les touffes d'un buis qui s'obstine et devient sauvage. Là, ont reposé des damnés et des élus, côte à côte, et cependant séparés par un abîme infranchissable.

On se promène dans ce cimetière, comme Dante à travers l'autre monde. Un cimetière est sur la terre comme une enclave de l'autre monde. C'est un paradis, un purgatoire et un enfer, un lieu saint et un lieu de damnation. Cette terre a été consacrée par l'eau bénite, arrosée par les larmes, trempée de sang, nourrie de chair. La chasteté, la pénitence ou la luxure, qui avaient en quelque sorte leur source dans ces corps, se sont comme répandues dans le sol. Et par les pleurs, pluie grise en qui se résolvent nos peines, rosée amère sur les tombes, rivière qui a sa source au souvenir et qui reflète le passé, les vivants (pour la plupart devenus aujourd'hui des morts) se sont unis au peuple inhumé, essayant de communiquer avec ces ermites souterrains encapuchonnés de bois, muets, dont les âmes brûlent dans les flammes ou s'exaltent dans la lumière. O terre saturée d'humanité douloureuse, béatifiée ou maudite !

Les autres nécropoles impressionnent moins que ce cimetière désaffecté. Leurs sculptures, leurs platebandes fleuries, l'orgueil risible des inscriptions imposées au néant,

la casquette du gardien, distraient l'esprit de la pensée essentielle ; une activité humaine s'interpose entre la mort et nous. Ici rien. Les morts ont quitté la place, emportant avec eux tous les signes dont les vivants les entourent ; et ils ont laissé, nue, la pensée de la Mort. Ce jardin vague aux fosses comblées a une funèbre intimité, analogue à celle d'une chambre aux lits défaits, abandonnés, puis à demi refermés, où se révèle, plus émouvant qu'une présence, le secret d'une vie inconnue.

Les tombes sont des puits par où l'on pense, avec le regard de l'âme, apercevoir le ciel ou l'enfer, — des puits de l'abîme. Si l'on pouvait dire : ici dormait un saint, quelle sécurité sur ce mamelon de la longueur d'un homme ! Mais quelle terreur, si ce creux rectangulaire que les pas devinent sous l'herbe, rappelait la fosse d'un damné ! Ailleurs, la forêt des croix couvre d'espoir les autres cimetières. Elle donne comme une absolution à tous les morts, une illusion à nos yeux. Mais, une fois de plus : ici, rien. Il y a eu des damnés, des élus. C'est maintenant réglé, fini. On croit survivre au jugement dernier. Et moi, pense-t-on, serai-je à droite ou à gauche ? Cela viendra bientôt.

Arpentons ce cimetière à peu près carré, où l'on compte deux cents pas de la porte à la chapelle sur cent soixantedix de large. Les deux allées principales forment une croix de tilleuls puissants, dont les nervures montent vers les nuages l'hiver et dont les magnifiques feuillages, l'été, ruissellent de soleil. Dans l'herbe épaisse des gazons où, parfois, la terre mal tassée d'une fosse apparaît chauve, poussent, par touffes, des buis noirs, des rejetons serrés de sycomores, des lilas, des arbustes gris-vert à feuilles rondes, à petites boules de neige. Ici, en une seule pyramide, s'étreignent un buis géant et un rosier redevenu sauvage. Un sapin isolé, deux thuyas, un acacia frêle, un pleureur, semblent dans la prairie chercher quelque tombe ou marquer fidèlement une place abandonnée.

Quand vous êtes au milieu du cimetière, au centre de la croix que les deux allées dessinent, ayant devant vous

la chapelle à cent pas, si vous suivez l'allée à gauche, vous trouverez au bout dix marches de pierre qui descendent à un petit pré annexe, de plan triangulaire, allongé en contre-bas. Une grande croix de pierre blanche s'élève au milieu, sur un piédestal qui porte cette date: 1840. Nul autre monument. L'herbe étale son tapis, troué de touffes, comme la prairie supérieure. Jusqu'au début du siècle, le monument des Internés français de 1871 dressait là son obélisque en pierre jaune, transféré à St-Léonard. Cette étroite prairie, qui surplombe à son tour la route parallèle au chemin de fer, formait ainsi, au pied du cimetière, un dortoir tranquille que veillait la Tour Henri.

Remontons l'escalier. Il reste à aller voir l'ancienne chapelle.

On observe, en s'approchant, que c'est une abside plate et sans profondeur, où l'on placerait tout juste un autel. Une grille à trèfles gothiques, comme une grille de communion, ferme le seuil. La peinture bleue se maintient sur le mur ou s'en détache, par plaques de plâtre; la pierre apparaît. Des étoiles dorées se voient toujours au haut, sur l'ogive. Les deux fines fenêtres lancéolées et la rosace, encore munies des contours de fer qui fixaient les vitraux, apparaissent comme deux meurtrières et une lucarne par où doit pénétrer, les soirs d'orage, le souffle du sud. Une immense croix de bois, peinte en brun, occupe la muraille. Le grand Christ, attribué au sculpteur Geiler, en fut détaché et transporté au nouveau cimetière.

Sur le même rang que la petite chapelle, des sycomores géants composent l'allée du fond, parallèle à l'allée transversale. Les ombrages du cimetière les obligent à pousser leurs branches vers l'extérieur. Avec une ardeur vertigineuse, ils les tendent vers le midi. Debout sous le péristyle de leurs troncs, j'admire cette toiture oblique et sans support que forment leurs rameaux interminables, ce plafond de feuillage en suspens, ce bois nerveux, ces bras suppliants, cet élan végétal pareil à une légion de chevaux ailés franchissant dans les airs le petit mur. Là-bas, on

découvre tout l'horizon des montagnes: le Cousinbert et la Berra larges et proches, la Dent de Brenlaire, la Dent de Follieran, le Vanil-Noir, même au loin la Dent-du-Midi, et devant, reliée à la Berra, la ligne de montagnes régulière et dentelée indiquant la vallée de la Sarine. Une buée de soleil en fait un chemin de lumière. Et d'ici, de ce lieu hanté par le souvenir funèbre, au voisinage de la petite chapelle on pense reconnaître au loin une voie sacrée vers la Joie.
